

## Facteurs de mémorisation

L'émotion, l'attention, la motivation et le contexte (notamment sensoriel) constituent les facteurs essentiels améliorant la mémorisation reconnus en psychologie. (YMD.3.[VI]).

Si attention et motivation, d'ailleurs inter-dépendants, sont assez aisément décrits, deux points sont à préciser d'emblée :

- Quelles émotions ?
- Quelles mémoires ?

Nous reviendrons sur l'attention et la motivation après nous être penchés sur ces deux questions.

## Mémoires

Il n'y a pas *une*, mais *des* mémoires. Les modèles sont nombreux et pas tous concordants ; ce qui suit est relativement consensuel. Par ordre de durée de rémanence :

- mémoire sensorielle ou perceptive (dite iconique pour la vision, échoïque pour le son, olfactive, ou tactile), dépourvue de signification, inconsciente, dure quelques secondes
- mémoire à court terme dite 'de travail' qui dure de l'ordre de la minute et qui nous sert à réfléchir, consciente au sens où elle permet de manipuler un maximum de 7+/-2 paramètres
- mémoire à long terme. C'est elle qui nous intéresse ici.

Mémoire est un mot ambivalent. Il y a ce que nous mémorisons : c'est l'*encodage*, et ce dont nous nous rappelons : c'est le *rappel*. Une troisième phase dite de *consolidation* sera peu évoquée ici et concerne le très long terme.

Sous l'effet d'un visuel, notre cerveau sollicite largement ses mémoires en *rappel* pour identifier les éléments, puis élaborer les signifiés. Ce qui nous intéresse est donc l'*encodage* final qui résulte de ce processus, et qui fait qu'on va se souvenir d'un nouveau produit dans un magasin, d'un concert, d'une ambiance, d'une publicité vue dans la rue.

## Modèles et termes

La mémoire à long terme se subdivise en :

1. mémoire dite **implicite** car non verbalisable et détachée de son origine d'apprentissage. Elle est relative à nos émotions (mémoire émotionnelle) et à ce que nous savons faire automatiquement (mémoire procédurale), sans y réfléchir ni en connaître l'origine.  
Encodage et rappel sont inconscients : pour cette raison, c'est la "mémoire de la publicité et du marketing".  
privilège dans le cerveau la voie amygdalienne.
2. mémoire **explicite**, verbalisable, qui regroupe ce que nous sommes et notre vécu avec tout son contexte (mémoire épisodique) et ce que nous savons et avons appris, notre représentation du monde (mémoire sémantique).  
Encodage inconscient (épisodique : on ne prête pas toujours attention à un événement dont on se souviendra pourtant) ou plus ou moins conscient (sémantique : résultats de réflexions et associations mentales). Un souvenir peut revenir tout seul ou nécessiter une recherche, mais il est toujours conscient et verbalisable, comme le rappel d'une connaissance sémantique, qui demande un effort.  
privilège la voie hippocampique.
3. Sous une autre acception que précédemment, une mémoire **perceptive** (PRS pour Système de Représentation Perceptive de E.Tulving) nous permet de mémoriser des visuels, sons, odeurs, objets

et touchers dépourvus de signification intrinsèque et de relation avec un événement de notre vie, implicite donc ni épisodique, ni sémantique. C'est la mémoire du passage de la madeleine où Proust en reconnaît le goût, bien avant de récupérer le lieu et l'évènement, en mémoire épisodique.

Les mémoires qui nous intéressent le plus par rapport à l'observation d'un visuel sont le PRS, et surtout la mémoire épisodique et la mémoire sémantique. Cette dernière peut être vue comme encodant les informations prédigérées épisodiquement, par analyse ou synthèse d'évènements épisodiques petit-à-petit détachées de leurs données contextuelles (YMD.3.[VI]), (NLU.1 p.67). Réciproquement, nous comprenons et encodons des événements de notre vie personnelle à la lumière des données rappelées de la mémoire sémantique. On pourrait dire que l'épisodique *lit et écrit* dans la sémantique, celle-ci étant autorisée uniquement à *lire* dans l'épisodique.

Noter que Tulving considère la mémoire sémantique comme implicite, au sens où date et lieu ne reviennent pas avec le souvenir. La notion de conscience ou de non-conscience reste assez évasive au sujet de la mémoire, il considère donc que c'est un critère peu fiable. De fait, on peut regretter que divers articles ne précisent pas systématiquement la définition adoptée sous le qualificatif 'implicite' vs 'explicite'.

Un autre interaction est imaginable, entre émotionnel et épisodique : il nous arriverait d'encoder épisodiquement un événement de notre vie associé étroitement à une émotion secondaire. La littérature n'en fait néanmoins pas ouvertement état.

Par rapport aux zones corticales perceptives, topographiquement localisées dans le cerveau, cette description des mémoires à court-moyen-long terme constituent plutôt un modèle fonctionnel. Ainsi un souvenir épisodique qui fait appel au visuel, à l'auditif et au gustatif -j'ai mangé dans ce restaurant un plat délicieux avec une douce musique d'ambiance-, est-il une reconstitution à partir de tous les cortex sensoriels invoqués.

On sait aujourd'hui que les zones corticales activées dans l'encodage ou le rappel sont les mêmes zones corticales du stimulus sensoriel initial (MLD.1.[R.1776])(KYM.1.[R.1807]). Pour preuve concernant la vision, plusieurs expériences montrent que le rappel d'une image mémorisée gêne la perception simultanée d'un visuel. A l'heure actuelle de la recherche, il semble probable que perception et mémoire correspondent à des processus neuronaux fortement liés (MLD.1).

La mémorisation d'une image avec son contexte (le lieu, les personnages, odeurs, bruits...) fera appel à autant de cortex différents qu'il y a de sens mis en jeu. Plus un visuel est **multi-sensoriel**, i.e. plus il compte de stimuli sensoriels différents, et plus facile en sera le rappel, même inconsciemment. (MLD.1)

C'est aussi une des conclusions de ce que l'on appelle le 'rappel indicé' en neuropsychologie, où l'on constate qu'un souvenir revient plus facilement si on donne un indice cohérent à percevoir préalablement.

A propos de la mémoire perceptuelle inconsciente et du PRS : l'amorçage perceptif (on propose préalablement à voir un objet, dont une partie isolée sera identifiée plus rapidement ensuite) est une preuve de l'existence d'un tel dispositif mémoriel. Un équivalent physiologique existe : une petite dérivation du nerf optique, sortant de l'hypothalamus, se dirige vers les amygdales. Cette vision 'grossière' est évidemment inconsciente, mais bien réelle. Elle est mise en jeu dans les réflexes de survie.

D'autres expériences d'amorçage : sémantique (on propose à voir un élément de même catégorie qu'un élément cible qui sera alors identifié plus rapidement) ou affectif, montrent que l'accès à ces mémoires peut aussi être implicite et inconscient, en mémoire à court terme ou de travail (Trendel, 2004).

La PRS est aussi la seule mémoire qui puisse être à l'origine des expériences menées par (DCT.1) sur le parrainage audiovisuel : deux spots de parrainage de marque encapsulent un programme TV de type émotionnel. La marque bénéficie alors d'une évaluation positive, alors qu'elle n'est pas mémorisée du tout.

Si l'amygdale est aujourd'hui identifiée comme siège d'une mémoire innée de nos contextes et conditions de survie, les interactions neurales entre les différents composants du système limbique : hippocampe, amygdales, hypothalamus, tronc cérébral, sont très nombreuses et ont pour effet de favoriser la mémorisation. Elles sont notamment stimulées par certaines hormones dont la **dopamine**.

## Mémoire et signe

Un sémioticien, Ch. S Pierce, a introduit entre le signifiant (l'expression : le signe perçu) et le signifié (le contenu) le concept de *référent*. Un signe visuel -une photo, un tableau, une publicité- fait référence au personnage, à l'objet ou la scène réelle correspondante : ce sont des référents.

Mais d'une part un signe visuel est lui-même composé d'une multitudes de signes visuels -une photo peut inclure un cheval, une plage, un arbre-, d'autre part un visuel peut être un dessin, ou un pictogramme, i.e. ne correspondre à rien de réel stricto sensu. J'étends donc, et sous ma propre responsabilité, cette notion de référent à tout signe visuel dont on puisse dire qu'il fait référence à un élément connu. On voit bien que ce référent devient contextuel et culturel, par exemple un pictogramme de téléphone mobile fait référence audit téléphone, mais chacun en a une représentation différente en tête -j'allais dire : mémorisée. Plus une image est stylisée, plus le référent est variable.

Si l'on compare deux publicités, une pour une crème hydratante présentant un visage féminin et une autre pour un parfum de luxe avec un top-modèle, le référent est *une* femme dans la première et *le* top-modèle dans le second. Quels processus mémoriels se déroulent dans chacune des situations ? La réponse est probablement sexuée. Parions que chez un homme, le référent 'femme' est connu, et qu'il n'y aura pas d'encodage de ce signe visuel particulier, sauf cas d'interpellation visuelle particulière. Par contre 'top-modèle' est alors le personnage réel, il a de meilleures chances d'être mémorisé pour lui-même, devenant un référent.

Notre mémoire n'encode donc pas systématiquement un nouveau signe visuel. Si le référent est suffisant pour trouver des signifiés cohérents avec le reste du visuel, le signe ne sera mémorisé que sous certaines conditions à déterminer.

## Emotions

### primaires

Antonio Damasio (ADO.1), comme la plupart des psychologues et chercheurs, distingue d'emblée les émotions de base ou primaires que sont joie, peur, dégoût, colère et tristesse.

La littérature rajoute parfois la surprise -mais c'est une forme de peur au moment où elle apparaît- l'amour, le mépris et la culpabilité. (NLU.1 p.24). Elles sont en général classées comme secondaires, orientées vers un objet.

Elles sont innées, inconscientes, reconnues sur un visage spontanément et perçues de façon totalement primitives. Damasio considère (ADO.1 p.178 & suiv.) que ces émotions, de l'ordre de l'hypothalamus, du tronc cérébral et du système limbique, sont innées, correspondent à des commandes de régulation nécessaires à la survie (métabolisme, pulsions, instinct), mais à aucune image consciente.

Avant 18 mois (BPN.1), voire même 2 ou 3 ans (FLA.1) en fonction des zones concernées, l'hippocampe est encore immature. Les émotions primaires dites de 'survie', qui imposent une réaction, seraient encodées par les amygdales, pré-câblées soit in utero soit dès la toute petite enfance.

On notera que parmi les émotions primaires, seule la joie est positive ; peur, dégoût, colère, tristesse sont aversives.

Il existe un circuit neural sensiblement plus rapide que tous les autres, qui passe par l'hypothalamus et les amygdales sans transiter d'abord par le cortex visuel, et relatif à la mémoire émotionnelle. Il n'est la plupart du temps évoqué que concernant la vision grossière (qualifiée de 'basse fréquence'), pour parler du circuit de la peur, où l'amygdale conserve des représentations de risque ancestrales de survie.

On trouve ainsi beaucoup cité dans la littérature l'exemple du bâton sinueux aperçu par terre, que l'amygdale peut inconsciemment identifier comme un serpent et très rapidement nous imposer une réaction motrice d'arrêt, et que cortex et hippocampe peuvent ensuite confirmer ou non comme étant un serpent.

A l'heure actuelle, il reste controversé que l'amygdale soit impliquée directement dans les émotions primaires de type appétitif (envie) mais seulement aversif (réaction au danger, survie) (DCN.1 p.166).

En parallèle de cette voie courte se déroule la voie corticale normale, plus lente et plus précise, et qui concernerait aussi les émotions secondaires.

## secondaires

Les émotions secondaires, dérivées des primaires, sont acquises et conscientes, qualifiées aussi de complexes (NLU.1 p.25, cit. Oatley&Jonhson-Laird 1987). On y trouvera le plaisir, l'envie, l'affection, la douleur, etc... mais sont en général relatives à un objet ou un sujet.

Comme les émotions primaires, elles sont perçues au travers des manifestations corporelles : augmentation du rythme cardiaque, sudation, ..., une fois ces informations somatiques retournées au cerveau. Mais, nouveauté par rapport aux primaires, elles mettent en jeu des processus de pensée, potentiellement à travers le cortex préfrontal.

Le stimulus visuel initial passe du cortex sensoriel (visuel pour ce qui nous intéresse) à la mémoire épisodique, par un processus inconscient (entorse au modèle sus-cité), puis au système limbique qui produit, par voie neurale et hormonale, les modifications somatiques.

L'irruption dans cette description de la mémoire épisodique, même surprenante, peut paraître logique puisque les émotions secondaires étant acquises, elles sont forcément mémorisées.

Damasio ne cite pas directement la mémoire épisodique mais parle (ADO.1 p.178) de "rapports systématiques entre, d'une part, certains types de phénomènes et de situations et, d'autre part, les émotions primaires." et (ADO.1 p.180) "Bien que la relation entre un type particulier de situation et une émotion donnée soit, dans une grande mesure, semblable chez la plupart des individus, l'expérience vécue personnelle en donne une version propre à chacun." Hors la mémoire des situations et du vécu personnel est bien la mémoire épisodique.

Monique de Bonis (MBS.1) explicite que : "Les émotions complexes dérivent nécessairement des émotions de base, certaines des propriétés des émotions de base sont héritées des émotions de base, en particulier leur polarité positive ou négative ; d'autres propriétés ne sont pas héritées mais construites à partir de représentations mentales."

D'où cette implication très probable de la mémoire épisodique, même si son caractère explicite fait débat s'agissant d'émotion.

Quelque soient le mécanisme physiologique et la nature positive ou aversive de l'émotion mise en jeu, celle-ci est réputée favoriser la mémorisation épisodique (SBI.1), ainsi que le rappel (MFL.1).

Mais un excès d'émotions négatives peut par contre entraîner un stress préjudiciable au rappel.

### Stress et émotion

Plusieurs auteurs développent ainsi la notion de stress, et on a lu aussi beaucoup de choses sur le "bon stress" et le "mauvais stress". L'émotion n'engendre pas forcément un stress, alors que le stress est toujours relatif à une émotion. Les deux ont beaucoup de points communs, dont l'accentuation immédiate de la vigilance (hypothalamus → adrénaline, noradrénaline).

Le stress produit ensuite via les glandes surrénales des glucocorticoïdes (cortisol chez l'homme) qui bloquent rapidement les interactions entre amygdales (sélection de l'information à mémoriser) et hippocampe (encodage) par saturation de ses récepteurs, empêchant l'encodage épisodique (MFL.1). Par contre le stress, notamment prolongé, améliorerait la consolidation des informations émotionnelles déjà encodées, par augmentation de l'activité amygdalienne -faut-il en déduire une tendance à la rumination chez l'individu stressé ?

L'émotion ne produit pas de cortisol, mais l'hypothalamus active le locus coeruleus pour produire les nor/adrénaline utilisés par l'hippocampe pour l'encodage de l'évènement générateur de l'émotion en mémoire épisodique.

L'homme est plus sensible au stress, la femme est plus sensible aux émotions (MFL.1).

### Emotions positive et négative

Une étude (YMD.1 [R.1754]) stipule qu'une émotion positive favoriserait une mémorisation globale mais avec

des détails erronés, et une émotion négative produirait l'effet inverse.

On peut expliquer que l'émotion positive favoriserait la mémoire épisodique puis sémantique amenant à globaliser l'information avec une perte de détails, alors qu'une émotion négative entraînerait un encodage émotionnel fort sur certains faits précis (*flashbulb memory*), au détriment de la mémoire épisodique, le sujet cherchant à se détacher de l'évènement par réflexe de survie, et par voie de conséquence sans encodage sémantique : pas de globalisation.

## Hypothèses d'étude

Les discussions précédentes suggèrent de formuler les hypothèses suivantes :

- 1) **Seules les émotions primaires sont encodées en mémoire émotionnelle.** Innées, automatiques, inconscientes, impliquant la réactivité primitive de l'individu.
- 2) **Les émotions secondaires sont encodées en mémoire épisodique.** Elles mettent au minimum en jeu un rappel d'émotion primaire. Acquises, conscientes ou non, non primitives.
- 3) **Toute émotion secondaire issue d'un objet serait uniquement rappelée.**
- 4) **Un visuel pur peut produire un encodage perceptif implicite,** suite à rappel d'une émotion primaire ou secondaire.

Un signe visuel émotionnel secondaire, de rappel épisodique, repose entièrement sur le lecteur, il est donc toujours subjectif. Pour être efficace, l'émotion relatée doit être la plus "universelle" possible.

## Les Procédés : attention - motivation – contexte

Nous traitons ici des facteurs de mémorisation qui sont plus relatifs à un procédé qu'à un signe visuel proprement dit. Il s'agit de techniques qui ne relèvent ni d'un signe, ni d'un signifié, mais d'une mise en scène : ce sont des moyens et non des fins. En tant que procédés, ils n'établissent pas de lien entre signes et mémoires.

### Attention et motivation

L'attention est acquise par l'accroche visuelle, donc entre autres critères par la qualité de **visibilité** du visuel ou son effet de **surprise**. Ce dernier est intéressant, car à l'origine d'une émotion secondaire dérivée de la peur, il s'adresserait ainsi à la mémoire épisodique, voire émotionnelle, mais à condition évidemment de parvenir à rendre cette peur 'positive' à l'aide des signifiés cognitifs du visuel.

La motivation, consécutive à l'attention (il faut d'abord avoir été accroché par le visuel pour qu'il nous motive), est liée à l'utilisation de techniques de **composition** : incomplétude, incongruité, interpellation, ...

L'**incomplétude** consiste à proposer une partie au lieu d'un signe iconique complet (en littérature : synecdoque). Ce peut être le cas du signe visuel 'hors champ', également proche de l'indice et plus globalement d'une sémiose métonymique.

Il est reconnu qu'une telle lacune volontaire est mieux mémorisée (SWI.1 [R.1755]). Une explication possible est psychologique : le visuel demande au spectateur un effort consenti, donc une motivation, et réussir à le compléter est une source de plaisir. Ce succès nourrit aussi l'idée de connivence avec le concepteur du visuel et de partage avec un groupe d'initiés.

Ce procédé a un inconvénient notoire si les parties manquantes du visuel ne sont pas découvertes ou reconstituées, donc si l'annonceur manque sa cible : le spectateur se sent rejeté et, rejeté à son tour le visuel. C'est également le risque de l'**incongruité**, où la proposition visuelle diffère totalement de l'attente. Elle est favorable à l'accroche, mais il y a un seuil de surprise ou de déviance au-delà duquel le spectateur rejette le visuel (SWI.1 [R.1756]).

Ces processus cognitifs ont en commun d'exiger un effort consenti de la part du spectateur. Si le spectateur lève la difficulté, l'effort est récompensé et on comprend bien que cette satisfaction facilite la mémorisation

du visuel, de façon consciente, en mémoire épisodique et/ou sémantique.

Le contexte est inhérent à l'environnement extérieur dans lequel se trouve le spectateur du visuel, et à l'aspect multi-sensoriel du visuel, qui sera étudié plus loin.

## Association

On mémorise mieux une nouvelle information si l'on peut la relier à des connaissances déjà acquises et consolidées dans notre mémoire (YMD.3.McGill). Ce qui est vrai d'un lien sémantique l'est aussi d'un lien sensoriel, car un souvenir multi-sensoriel sera plus facile à rappeler qu'une perception monosensorielle, à condition qu'il y ait congruence entre les stimuli proposés (MLD.1).

Ces données sont issues d'une part d'expérience dites d'amorçage perceptuel et conceptuel, d'autre part de la neurophysiologie du cerveau, au sein duquel des zones corticales dites associatives sont répertoriées.

## Répétition

Par répétition ou association, une information encodée finit par se consolider en mémoire à très long terme. Son rappel ne mobilise alors plus l'hippocampe, et n'utilise que les cortex sensoriels et associatifs. C'est le but avoué du 'matraquage' en publicité.

Outre la phase de consolidation, la répétition est aussi un des facteurs les plus efficaces d'encodage en mémoire implicite (DCT.3).

Il y aurait une exception possible pour la mémoire épisodique, pour laquelle l'hippocampe resterait active quelque soit l'ancienneté du souvenir. (YMD.3/Neuropsychologie expérimentale), (MLD.1 cit. Nadel,Samsonovich, Ryan&Moscovitch, 2000).

## Modes de perception et mémorisation

Un visuel est composé d'un ensemble de signes plastiques et iconiques.

Cet ensemble peut être décomposé en ces signes 'unitaires', dans la limite du signifié dominant. Par exemple un carré a beau être formé de 4 segments de droite, ce ne sont pas les signifiés de ces segments -qui signifieraient sur le plan du contenu s'ils ne formaient pas un carré- qui confèrent au carré son signifié de stabilité. Il ne sert donc à rien de décomposer un signe qui est un tout chargé de son signifié propre. C'est d'ailleurs la position de Umberto Eco (MCS.1), contestée par d'autres sémioticiens.

## Quelle base méthodologique ?

Une première idée est donc de passer en revue tous les types de signes en revue, en fonction de tous leurs paramètres : dimension, proportion, position, etc... . Travail envisageable pour les signes plastiques, mais inconcevable pour les signes iconiques compte-tenu de l'infinité des possibles.

Une seconde idée est de s'en tenir aux sémoses possibles : symbolique, métaphorique, métonymique ou identifiante (MCS.1 p.80), et examiner la façon dont est activée la mémoire dans chaque cas. Mais la sémosse est un procédé de démonstration, de rhétorique, qui n'est pas porteur de sens en lui-même. L'utilisation d'une figure de style comme le symbole ou la métaphore est un paramètre d'efficacité possible, mais ne guide vers aucun type de mémoire particulier : une métaphore peut être émouvante ou totalement cérébrale.

Mise au point : on parle souvent de 'signe métaphorique', ce qui constitue un abus de langage assez autorisé, puisque ce n'est pas le signe qui est métaphorique mais l'usage qui en est fait, donc sa *sémosse*. Par exemple une représentation de lion (iconique) est identifiante sur une publicité de safari, et métaphorique de la puissance gustative d'une barre chocolatée.

Rappelons les différences entre sémoses, donc dans le passage du signe à ses signifiés : **symbolique** -relation de convention entre le signe et son signifié : le rouge pour l'interdit-, **métaphorique** -le signifié est une qualité exprimée du signe : le lion pour la force-, **métonymique** -le signifié est contigu au signe : le gant pour le

jardinier-, **identifiante** -la plus simple : le signe pour lui-même-.

## Processus cognitif

En troisième tentative, examinons comment M.Cavassilas (MCS.1) nous rapporte les différentes étapes entre le signe visuel -le signifiant- et sa signification consciente :

- la sensation : neurophysiologique, détection visuelle d'une 'forme' lumineuse au sens large : cette phase est en quelque sorte 'subie' par un stimulus attractif.
- la perception de la forme : identification visuelle, passage de la forme à l'objet par un processus de catégorisation. Cette étape plus avancée de spécialisation dans le cerveau peut 'échouer' sur un signe purement plastique. Il peut porter un signifié qui ne résulte pas d'un processus cognitif : un point, une tache, un trait sur une peinture contemporaine. Il peut être mémorisé pour lui-même, comme ces visuels dont on ne mémorise au final que la couleur ou une ligne de fuite graphique, et également en tant que signifié implicite.
- la cognition : signifiés des objets identifiés, à travers la sémiologie (MCS.1) si la forme est un objet identifié (valise → voyage), ou à travers l'association 'ça me fait penser à' dans le cas contraire (signe plastique). Le signifié est alors mémorisé, tel quel ou par association d'idée.

Cette découpe en 3 phases nous suggère sur le fait que le signe visuel peut être mémorisé pour lui-même, pour son signifié, pour les deux, ou encore par association d'idée. Elle met aussi en lumière que plusieurs rappels de mémoires diverses sont à l'oeuvre pour passer de l'attraction à l'identification et à la cognition : mémoire perceptive, PRS, sémantique, épisodique, émotionnelle.

Mais ce découpage ne nous enseigne pas la façon dont le signe nous atteint.

Il est donc intéressant d'investiguer ce mode de signification, ou type de signifié. Par exemple, un signe iconique (un bébé animal ou humain) peut nous émouvoir et un signe plastique nous donner une sensation tactile.

## Modes de signification

Marina Cavassilas énumère ainsi 5 modes ou types de signifiés (MCS.1 p.80) :

### émotionnel affectif thymique sensoriel abstrait

Nous proposons cette liste pour essayer de quantifier deux critères : la mémorisation et le niveau de conscience que l'on a de chacun de ces types de signifié. Car *plus un signifié est **inconscient**, plus il peut être considéré comme **efficace***, s'il est effectivement mémorisé.

Premier constat : partir des types de perception (ou modes de signification) ci-dessus énumérés isole totalement du contexte du visuel. En effet, ils se situent en quelque sorte 'en bout de chaîne', ne dépendant ni des signes, ni de la sémiologie, ni du processus cognitif en jeu. Ils sont juste descriptifs de la façon dont un signe nous atteint *au final*.

Deuxième constat : dans un même visuel, tous les signes ne relèvent pas forcément du même type de signifié. Un visuel globalement 'affectif' incluant un signe plastique sensoriel 'doux' prépondérant est-il mémorisé par rapport à ce signifié sensoriel 'doux' ? En d'autres termes, dans quelle mesure le visuel global hérite-t-il de la qualité d'un signe sensoriel (ou autre) , du point de vue de sa mémorisation ?

Il émerge de cette question une caractéristique du visuel qui est son *objet*.

## Objet

Un visuel a un *objet*, sa finalité -par exemple un produit- ou ce dont il "parle" -par exemple un évènement-. Cet objet est évoqué soit directement : représentation iconique ou linguistique identifiante, soit indirectement : indicielle, symbolique, métonymique, métaphorique.

On peut se demander dans quelle mesure la nature de cet objet influe sur la mémorisation d'un signe visuel

non représentatif de l'objet du visuel lui-même, et nous verrons que cette préoccupation est légitimée par les expériences menées de Didier Courbet (DCT.n).

Par exemple, la couleur de fond d'une affiche pour un concert ne renseigne en rien le lecteur sur l'évènement lui-même. Il se peut pourtant que ce soit cette couleur qui soit mémorisée, et non l'objet de l'affiche : interpellé pour savoir si on a vu tel affichage publicitaire dans la rue, il nous arrive parfois de répondre avoir perçu la couleur de ladite affiche sans avoir prêté attention à son contenu.

Autre exemple : un visage de bébé est un signe visuel affectif (voir même émotionnel) et sensoriel (métaphorique de douceur) largement exploité en marketing produit, sur des couches, des savons, des baumes, etc. Mémorisons-nous tous les produits afférents, ou bien cette profusion d'objets nous recentre-t-elle sur le visage de nouveau-né ?

## Association ou héritage

D'où la question : un signe visuel est-il mémorisé pour lui-même ou bien le signe devient-il indissociable de l'objet du visuel, lequel hérite de sa qualité de mémorisation ?

On notera que cette même question a déjà surgi quand nous avons relaté les étapes sensation-perception-cognition.

Cette notion d'héritage est aussi appelée transfert (DCT.1) (DCT.3) et il semblerait que ce transfert d'une qualité ne soit pas automatique, le lecteur devant être sollicité consciemment. Il peut être affectif ou conceptuel.

Il sera peut-être utile de différencier l'*association*, qui est une convention sans lien sémantique entre le signe et l'objet, et l'*héritage*, où le signe a une propriété ou une qualité affectable à l'objet du visuel. Suivant cette dichotomie, une association peut être incongrue, ce que l'héritage ne permet pas.

Pour tenter de répondre à ces questions importantes, nous proposons 5 types d'objet d'un visuel :

**produit** (matériel ou immatériel) **marque** **événement** **information** **décoration**

## Un lien entre qualificatif et niveau de conscience ?

On a vu que le type de mémoire : perceptive, implicite, explicite, est caractérisé entre autres par la conscience ou non de son utilisation.

Parallèlement, je propose l'hypothèse de travail suivante : il existe un lien entre la possibilité de *qualifier* une perception et le degré de *conscience* que l'on a de cette perception. Plus grande est la variété des termes qui décrivent ce que l'on perçoit ou ressent, et plus consciente est la façon dont ils nous atteignent. Il faut prendre ici le mot conscience de façon simple, comme 'se rendre compte de quelque chose', plutôt que l'inverse de l'inconscient psychanalytique.

Oatley & Johnson-Laird ont échafaudé une théorie sur la distinction entre émotions de base (ou primaires) et émotions complexes qui repose entièrement sur le vocabulaire.

Par exemple, on sait toujours dire qu'on ressent une émotion et la qualifier grossièrement, de façon *primaire*, mais l'analyser relève de l'introspection profonde d'un mécanisme fondamentalement inconscient (thèse de A.Damasio). A l'inverse, on saura toujours qualifier précisément une sensation : chaude, rugosité, sèche, ..., ce qui relève bien d'un processus conscient.

Nous verrons au cas par cas que d'autres paramètres pourront nous renseigner sur le niveau de conscience que l'on a d'un signifié.

## Signes concurrents

Dans un visuel, plusieurs signes sont perçus en parallèle par les différentes aires visuelles du cerveau. Ces signes portent des signifiés de plusieurs types. Il est donc difficile d'en isoler un particulier parmi d'autres, et c'est une objection majeure que l'on peut trouver à cette étude.

Il faut se placer dans le cas d'un visuel théorique simple, qui a un objet bien défini, dans lequel le signe du type étudié est le plus prégnant, dont le signifié est dominant, le reste du visuel étant 'simplement' descriptif de son objet. Par exemple une affiche événementielle qui comporte les mots 'Concert' et une description textuelle dudit concert, plus un fond graphique et chromatique de rayonnement lumineux de signifié thymique.

Maintenant posés les paramètres a priori importants, nous revenons à l'étude de la mémorisation des signes visuels en fonction des modes de signification.